Ces nobles objectifs ne peuvent se concrétiser sans la volonté et surtout la conviction d'intégrer les approches dans une pédagogie saine et pensée, à l'abri de surenchères de façon à asseoir les concepts d'une véritable culture scientifique et pédagogique.

La didactique des sciences

Dans sa forme et ses objectifs, la didactique des sciences s'inscrit dans le sillage naturel de la pédagogie des sciences dont elle en est le prolongement. Si la pédagogie des sciences embrasse un éventail de méthodologies d'apprentissage, la didactique des sciences est, en quelque sorte, une atomisation de celle-ci de telle sorte que les concepts de didactique des mathématiques, didactique des langues étrangères, entre autres exemples, y trouvent parfaitement leur légitimité. Cette diversité dans les domaines investis par la recherche en didactique des sciences en fait un vaste espace de réflexion puisqu'il s'agit d'énoncer des approches pédagogiques d'enseignement propres à chaque discipline avec d'éventuels recoupements ou complémentarités.

La didactique des sciences étudie les conditions de la transmission de savoirs scientifiques et explore les voies et moyens de comprendre et de modéliser des situations d'enseignement et d'apprentissage. Les différentes initiatives initiées dans la recherche en didactique des sciences est de définir et de cerner les concepts et les méthodes des disciplines scientifiques.

De l'usage des langues maternelles

Un adage usuellement cité dans le domaine des sciences est d'affirmer qu'un problème bien posé renferme la moitié de sa solution. Un problème est dit bien posé si la solution à laquelle il prétend est unique. Dans le contexte de l'existence d'une solution multiple, double par exemple, les écarts d'appréciation qui les séparent doivent être minimes ou à défaut «minimisables».

En mode sociologique ceci s'apparente au concept de consensus. A contrario, un problème mal posé ou pas posé du tout ouvre la voie à des situations conflictuelles, d'incompréhension et de divergences parfois irrémédiables. On parle alors de divergences des solutions car ces dernières s'éloigneront progressivement les unes des autres, annihilant ainsi tout espoir d'avoir résolu le problème posé. Il nous semble que le débat, au demeurant légitime, suscité par l'usage éventuel des langues maternelles dans la pratique pédagogique, s'inscrit dans la logique de ce que nous avons appelé «problème mal posé» et que nous tenterons de replacer dans son contexte original. Certains phénomènes physiques ou objets naturels arrivent à subir des transformations au cours du temps, disons pour passer d'un état A à un état B il est avéré, pour des raisons qui dépassent l'objectif de la présente contribution, que ce passage ne peut se réaliser de façon spontanée dans le temps et impromptue dans les causes. On parle alors de transition de phase. L'enfant, à l'aube de sa scolarisation, aura à expérimenter les conditions de la translation, souvent traumatisantes, de l'enceinte familiale vers une structure tout à fait nouvelle pour lui : l'école. Rappelons-nous, adultes que nous sommes, le déracinement que nous avons vécu les premiers temps de notre scolarisation : un déracinement affectif (absence intermittente des plus proches parents) et un dépaysement spatial (l'école devenant oppressante parce que espace clos avec ses règles de disciplines et ses exigences comportementales). Mais le traumatisme le plus violent qu'aura à vivre l'enfant est celui de la communication avec le nouvel environnement qui est désormais le sien. L'école est un lieu d'échange verbal façonné par la langue maternelle et la langue d'apprentissage. Ces deux entités linguistiques, si elles ne sont pas prises en considération de façon réfléchie, rationnelle et avec sérénité, risquent d'approfondir le malaise que vit en son for intérieur l'enfant.

L'enfant, à l'aube de sa scolarisation, aura à expérimenter les conditions de la translation, souvent traumatisants, de l'enceinte familiale vers une structure tout à fait nouvelle pour lui : l'école. Rappelons-nous, adultes que nous sommes, le déracinement que nous avons vécu les premiers temps de notre scolarisation : un déracinement affectif (absence intermittente des plus proches parents) et un dépaysement spatial (l'école devenant oppressante parce que espace clos avec ses règles de disciplines et ses exigences comportementales).

Le risque encouru est de développer un comportement réfractaire vis-à-vis de la langue d'apprentissage puisque n'intégrant pas la dimension de la langue maternelle. Il convient donc d'accompagner l'enfant au cours de cette phase de transition linguistique par une osmose réfléchie, raisonnée entre la langue maternelle et la langue d'apprentissage, loin des amalgames et des surenchères, car seul l'intérêt du devenir de l'enfant doit prévaloir.

A. M.-A.

*** Maître de conférences, université de Boumerdès.**

aitouchema@yahoo.fr

J'avoue

Par Aziz Farès

J'avoue m'être trompé sur toute la ligne.

Je croyais fermement que les Algériens étaient des égoïstes qui ne pensaient qu'à leur petite personne. Je croyais qu'ils n'avaient aucune conscience collective, aucun sentiment d'appartenance, aucune identité partagée. Je les voyais marcher sans égard pour qui que ce soit, conduire comme des fous, crier, s'invectiver (surtout pendant le Ramadhan) ; je remarquais une sorte d'arrogance hautaine, à la limite méprisante.

Je me demandais mais pourquoi crient-ils tout le temps en s'appelant d'un bout à l'autre de la rue ? J'étais intrigué par ces monologues téléphoniques avec une oreillette Bluetooth accrochée en permanence comme pour ne jamais rater un appel, l'appel à la prière, quant à lui, se faisant en direct, live.

Eh bien non ! J'avoue. Et je fais mon mea-culpa en toute humilité.

Les Algériens sont en vérité des citoyens exemplaires que le monde arabe, musulman, chrétien, juif, bouddhiste et même les athées devraient prendre pour modèle.

Ils sont solidaires et savent l'exprimer lors d'un match de foot. Ils portent haut et fort les couleurs nationales sur tous les stades de la planète. Ils jurent sans se parjurer et se chargent de protéger ces femmes impures qui sont un vrai casse-tête. Ils se réunissent souvent autour du même café pour refaire le monde de manière constructive, brique après brique ; cela va même parfois jusqu'à des milliers de briques. Je suis fier de mes compatriotes ou bien dois-je dire mes concitoyens, ou bien mes frères pour lesquels j'éprouve un amour sincère.

Frères de combat(s) qui s'opposent sans peur à l'arbitraire et qui vont voter en masse pour élire leurs représentants (de commerce). Parlement croupion, députés dévoués à la cause du peuple, chefs d'escale, brigadiers-chefs, chef d'Etat, chefs d'état-major qui savent commander. Oui, les Algériens savent serrer les coudes que d'autres lèvent sans aucune pudeur en prenant soin de serrer les coudes. L'Algérien patriote a enfin enfanté un nouveau (d)ieu. Lui !

A. F.

azizfareslesoir@gmail.com

Publicité